

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 DECEMBRE, 1879.

No. 15.

Petits problèmes.

BAYARD A LAUTREC.

Québec, 13 oct.

Me voilà bien planté. Dans ta dernière lettre tu me congédies sans formalités superflues. Puis quand j'arrive à Québec bien déterminé à remplacer la plume par la langue, j'apprends que M. Lautrec est parti pour les Laurentides en quête d'une vallée qui veuille laisser parvenir au Lac St-Jean une locomotive soi-disant civilisatrice et dont on se passe bien dans ce pays-là. Je prends donc la permission de te relancer dans la forêt pour te dire que si on me donne quand on veut la parole, ce n'est pas quand on veut qu'on me l'ôte. Tu comprends, j'espère. Pour aujourd'hui, j'ai à te dire que c'est peine perdue de trouver pour un chemin de fer un passage où il n'y a et où il n'y aura peut-être jamais d'établissement et que tu ferais mieux de revenir à Québec et de dire à qui de droit de suivre le bord de l'eau tant qu'il y en aura. Puis, à tes essais de définition, j'opposerai un autre essai ni pire ni meilleur. L'homme suivant moi est un être qui ne peut se passer d'illusions. Le plus philosophe des hommes, s'il savait au juste ce qu'on pense de lui, ce qu'on dit de lui, ce qu'on lui souhaite et qui de plus connaîtrait la date précise de sa mort, perdrait son sang froid sinon son bon sens. Ce qui fait que l'homme peut être de bonne humeur, c'est cette pénombre qui l'entoure, cette marge indéfinie où l'imagination trouve à s'égarer lors même que la froide raison voit tout en noir. Libre à toi de prétendre au privilège de vivre sans aucune illusion. Pour moi je me contente de ne pas mettre les deux pieds à la fois sur un endroit de soliaité douteuse.

Une de mes illusions est de croire que tu liras jusqu'au bout le récit que je vais te faire. Il s'agit de ma façon de passer l'après-midi du Saint-jour. Puisque ta plume semble raide et fatiguée, tu me diras plus tard ce que tu penses de mes Beaux-Dimanches.

Régulièrement chaque samedi soir, je reçois une publication précieuse dont, faute de temps alors, je réserve à prendre connaissance pour le lendemain après Vêpres. Je dis après Vêpres, parce que

la prudence m'empêche de me livrer avant les offices à la lecture de cette publication. D'abord je pourrais ne pas entendre la cloche, et ensuite quand même j'irais au temps convenable aux exercices, la lecture de mon pauvre vieux paroissien pourrait être dérangée par diverses réminiscences. Cette publication, je ne tarde pas à t'en dire le nom, parce qu'il n'y a aucun mérite à le deviner, c'est la "Gazette Officielle."

Avant hier donc, c'est-à-dire samedi, je reçus le numéro de la semaine, et de suite, armé de ma tranche en bois, relique d'un autre siècle, je fis les préparatifs pour ma lecture du lendemain. Je me gardai bien de lire trop de peur de diminuer ma future jouissance; tout au plus me suis-je permis de logner du coin de l'œil les *Fieri facias* et j'en avais déjà l'eau à la bouche. Le lendemain, à trois heures et demie, je m'enfermai dans ma chambre, et je parcourus dans l'ordre le plus strict les instructives et respectables colonnes. La première page et la seconde assez souvent sont heureusement employées, puisqu'elles font des heureux. Elles indiquent les candidats choisis par le peuple pour le représenter au Parlement, puis elles mentionnent les fortunés mortels appelés au rang de Juges de Paix ou de Commissaires d'écoles. Mais bientôt l'horizon s'assombrit, ce sont les demandes en séparation de biens qui apparaissent. Je passe rapidement dans ces colonnes quasi funèbres, et je me dis qu'il faut que le gouvernement ait une grande confiance dans l'institution du mariage pour publier des pièces aussi décourageantes. Puis viennent les réclames des syndics officiels. Ces Messieurs paraissent y aller en conscience et prennent soin des intérêts d'un grand nombre de créanciers et de faillits.

Vient maintenant les ventes par le shérif. S'il n'y avait que le défilé des propriétés à vendre, ce serait bien lugubre et cela prêterait tout au plus à de sérieuses réflexions sur les vicissitudes humaines. Mais il y a autre chose. D'abord j'y trouve à repasser ma géographie du pays, celle qu'on doit le mieux savoir et qu'on est exposé à oublier comme celle de l'Afrique ou de l'Océanie. Les districts judiciaires viennent à la file et je puis chaque semaine retourner la carte du pays que je porte sous

mon chapeau et qui cherche toujours à s'effacer. Puis les propriétés sont désignées avec un luxe qu'un livre de géographie ne saurait présenter. C'est là que j'ai fait connaissance avec les concessions Jéricho, Fontarabie, la Grillade et Videpoches. C'est là encore que j'ai vu la Rivière à la Graisse, la Rivière Verte et celle du Pot-au-Beurre. Là encore j'ai rencontré la route Justinienne, le rang des six milles acres, et celui du Fer à Cheval, la Pointe aux Fourches et l'Anse au Griffon, et j'ai revu non sans charme l'Anse au Foin. J'y verrai peut-être l'Anse aux Senelles. L'étude des noms propres trouve aussi là son intérêt. C'est une mine de noms, de surnoms, d'appellations diverses, et si je n'en cite point, c'est que je ne prétends nullement redire aux noms de mes compatriotes. La traduction de l'anglais en français présente aussi ses charmes. Moi qui avais cru à l'existence de la Petite Rue Champlain, j'admire comment on avait traduit *Little Champlain street* par Rue Petit Champlain.

Tout en parcourant ces feuilles crudités, je me sentais porté à de plus hautes réflexions. A propos d'un lopin borné par la rivière Lombrette, je me rappelai les théories émises sur les frontières des empires. Je voyais les savants se partager : les uns parlaient en faveur des frontières géographiques comme fleuves, montagnes et autres divisions naturelles ; les autres exaltaient les divisions fondées sur les langues et l'origine des peuples. La France demandait à s'étendre jusqu'au Rhin, tandis que l'Allemagne étendait sa main de fer sur les descendants des Germains de l'Alsace et de la Lorraine. J'admire comme les Pyrénées séparent bien l'Espagne de la France et le St-Laurent distingue la Province d'Ontario des Etats-Unis, tandis que la langue suffit pour séparer la Russie de l'Autriche et de la Prusse. La grande muraille de la Chine me passa devant les yeux ; puis, après avoir fait le tour du monde, je me vis emporté dans un autre ordre d'idées et je fus sur le point de croire que les frontières entre les peuples sont à peu près inutiles et que nous marchons, toutes les nations du monde à la fois, vers un grand système de confédération unique, mais varié. Dans ce système, toutes les races continuent à être distinctes, mais font

moins de cas de l'indépendance politique si agréable à l'amour-propre, mais si coûteuse. C'est une émulation industrielle qui succède à de longues hostilités. La race canadienne-française, sympathique et tenace à la fois, aventureuse et s'étendant comme l'huile, occupe un rang honorable dans ce nouveau concert. La Gazette Officielle s'agrandissait : j'y voyais six colonnes : la française, l'anglaise, l'allemande, l'espagnole, la russe et la chinoise. Cette Gazette polyglotte me semblait bien commode. Je voyais des ventes au shérif sur les bords du Tage et dans les montagnes d'Ecosse. Un joli cottage m'apparaissait dans Madagascar, un vignoble à Bordeaux, une prairie dans le Minnesota, une rizière près du Mississippi, un palais dans l'Indo-Chine, lorsque, j'en tremble encore, un bruit effroyable vint frapper mes oreilles. Je me dressai de toute ma hauteur. Puis je me rassurai : la Gazette Officielle gisait par terre ; il faisait sombre. Ma lecture avait dû cesser depuis longtemps. Mon horloge marchait presque sans bruit, mais c'était elle qui m'avait effrayé. A cinq heures trois quarts, plus quelques minutes, le réveil-matin, monté par je ne sais qui, s'était mis à carillonner. Je remis la Gazette de la Province de Québec dans sa case, et tout chagrin d'avoir perdu ma vision cosmopolite, je m'habillai et sortis prendre l'air. J'en avais grand besoin.

BAYARD.

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 24 DECEMBRE 1879.

La colonisation.

Depuis quelque temps tous les esprits sont tournés vers la colonisation. La crise actuelle, qui a jeté sur le pavé tant de familles vivant autrefois de l'industrie, a fait jeter les yeux de la population canadienne vers l'agriculture, cette source féconde et inépuisable de richesses.

La semaine dernière encore, l'*Opinion Publique* annonçait à ses lecteurs que les RR. PP. Jésuites étaient sur le point d'ouvrir des terres dans les solitudes du nord de l'Ottawa. D'après le même journal, le but des bons pères serait d'établir là un centre fécond de défrichement, d'y fonder un école d'agriculture et une société de colonisation dont ils seraient eux-mêmes les directeurs.

Si ce magnifique projet se réalise, ce sera bien l'occasion de dire qu'ici comme partout l'histoire se répète. Sans aucun doute, le Canada doit au clergé, à sa bienfaisante influence et à sa puissante initiative, la position qu'il occupe aujourd'hui. Créé pour ainsi dire à l'ombre

de l'Eglise, pourquoi notre beau pays ne prendrait-il pas une nouvelle impulsion sous l'encouragement de ces mêmes religieux, de ces mêmes prêtres qui ont fécondé de leur sang notre sol encore vierge ? D'ailleurs, c'est là une œuvre éminemment patriotique, car c'est d'un seul coup assurer notre existence nationale et notre prospérité.

Celui qui parcourt, même à la hâte, nos différents journaux, a dû être frappé par le spectacle de cette course aux places que ces feuilles nous ont décrite lors de l'avènement du ministère Chapleau. Plus tard nous avons entendu des plaintes amères sur la part inégale du patronage accordée à nos compatriotes dans les différents emplois publics. Il ne nous appartient pas d'avoir une opinion sur ces brûlantes questions. Toutefois, pourquoi ne pas dire à tous les canadiens désœuvrés, qui voient avec frayeur la gêne, la misère frapper à leurs portes, que notre sol a des trésors pour tous ses enfants ? Sauf les grandes plaines du Mississippi, il n'y a peut-être pas au monde un sol plus riche que le nôtre ; et certes ce n'est pas l'espace qui nous manque. Nos forêts s'étendent encore à perte de vue, n'attendant que la cognée du bucheron pour disparaître et céder la place à de riches et abondantes moissons. Laissons aux anglais ce qu'on appelle les places, mais emparons-nous du sol. Tôt ou tard notre part légitime d'influence nous sera assurée. Le cultivateur est le véritable roi, le véritable maître d'un pays, puisqu'en définitive c'est lui qui le fait vivre.

Il y a une trentaine d'années, M. l'abbé Holmes composait pour être débitée par les élèves du Petit Séminaire de Québec, toute une grande discussion sur la prépondérance à donner en Canada au commerce, à l'industrie ou à l'agriculture. Naturellement le plateau devait pencher du côté de cette dernière, "de cette belle, de cette sainte agriculture, comme disait M. Holmes, qui seule peut employer les bras d'un grand peuple et seule peut fonder la prospérité et le bonheur du Canada..."

Dans le cours de la discussion, l'auteur, comparant la population agricole à la population industrielle disait : "A l'heure du repas, à midi sonnait, placez-vous à la porte d'une de ces vastes manufactures de Londres, dont on voudrait couvrir les bords du St-Laurent. Que vois-je ?... des milliers d'êtres dégradés par la misère... au visage pâle, abattu, à l'œil égaré, aux traits décharnés, à la voix sépulchrable... *Du pain ! Du pain !* — Voyez ces attroupements du peuple... ces bannières menaçantes. . . BREAD OR BLOOD ! DU PAIN OU DU SANG !... Et c'est là le bonheur que l'on vous souhaite, ô mon pays ! *Du talem avertite casum !*"

"Comparez cela, MM., à une bande de joyeux moissonneurs canadiens, pleins de gaieté, de vigueur et de santé, la faucille sur le bras, s'en allant dans les moissons et chantant gaîment au milieu des épis..."

Plus loin, résumant les avantages de l'agriculture pour notre pays, M. Holmes écrivait : "C'est dans les occupations agricoles qu'il faut lancer nos compatriotes : mais avec énergie et un saint enthousiasme. Honorons l'habitant... encourageons-le par l'établissement des sociétés d'agriculture et des fermes modèles ; procurons-lui, aux dépens même du trésor public, les moyens d'amélioration ; organisons de braves bandes de fils d'habitants et envoyons ces petites colonies de prudents *Castors* se fixer sur les belles terres de la Couronne. Ah ! MM., si j'osais parler politique je dirais : qu'on consacre au développement des ressources agricoles du Canada béni l'intérêt d'une dette contractée pour l'avantage du commerce, et la fortune nationale sera assurée..."

"Quand le vénérable fondateur de Québec se fortifia au pied du Cap-aux-diamants, il eut voulu créer une colonie agricole. Il voyait, lui, sous l'ombrage des noyers et des vignes, une terre qui ne demandait que la main de l'homme pour surpasser en richesses les plus fertiles pays de la France. Il ne put contrôler l'avarice de ses maîtres ; il tomba, et avec lui le reste des colons, dans un vrai servage à l'égard des sociétés commerciales d'alors... Donnons, MM., aux mânes affligées de Champlain la douce consolation qui lui fut refusée. Que les rives du St-Laurent et de ses nombreux tributaires, de loin et de près, depuis Anticosti jusqu'aux sources de l'Ottawa et aux dernières limites des Hurons, se couvrent de champs bien cultivés, de touffes de bois religieusement conservées, de prairies, de vergers, de troupeaux. Les villages, les clochers, les cités y viendront se placer. C'est la marche de la nature : LES CHAMPS SONT LA BASE DES VILLES. Le commerce les visitera, les arts et les sciences y pourront fleurir..."

"Réveillons alors le vainqueur des Iroquois, et ne doutons pas qu'en ouvrant les yeux, en promenant avec complaisance ses regards de moissons en moissons, de hameaux en hameaux, il ne s'écrie : Voilà ce qu'ambitionnait mon cœur ! — Ma colonie a trouvé la vraie route de la prospérité nationale... Le Canada où, le premier, j'imprimai la trace de la charrue ne manquera jamais de pain pour nourrir ses enfants, ni de bras pour les défendre !"

Quelles belles paroles ! Voilà plus de trente ans que ces lignes ont été écrites, et elles sont encore toute palpitantes d'à propos et de vérité.

Nouvelles locales

Tous les journaux nous ont parlé du froid des derniers jours; tous ont rapporté les températures observées en différents endroits de la ville. Ici il y avait tant de degrés au-dessous de zéro, plus loin un peu plus, ailleurs un peu moins, à tel point qu'après tous ces renseignements, on restait avec l'impression générale qu'il avait fait froid, ce dont on aurait pu se convaincre sans avoir recours aux instruments de la science. Comme on le sait, il y a trois échelles thermométriques. Il ne suffit donc pas de dire que nous avons eu un froid de 28° de 30°; pour être compris il faut encore mentionner l'échelle suivant laquelle l'instrument observé est gradué. Il est malheureux qu'on ne puisse s'entendre une fois pour toutes et adopter une échelle unique. L'échelle centigrade serait la plus naturelle, mais les Anglais ne s'y feront jamais: c'est une graduation française. Et les Allemands donc!...

Les membres du chœur de l'orgue vont exécuter à l'orgue demain la messe du second ton harmonisée.

Société Laval.—Dimanche, discussion improvisée sur la presse. Les orateurs, qui naturellement devaient défendre chacun une opinion contraire, ont failli nous donner le beau spectacle de deux adversaires combattant pour la même cause. Un moment, on a cru qu'ils allaient tomber dans les bras l'un de l'autre, et se serrer dans une cordiale embrassade. C'était à faire penser aux duels de nos jours, où les antagonistes se contentent le plus souvent de vider toute leur querelle dans une lutte au bourgogne ou au champagne. Cependant, d'après les aperçus qu'ont donné les discutants, il était facile de voir que la presse avait du bon et du mauvais. Nous abondons dans ce sens et nous suggérons de plus à nos amis de discuter, la prochaine fois, les avantages et les désavantages de la publication pour l'éditeur ou l'auteur lui-même. Nous affirmons d'avance que si ce dernier se permet de faire gémir la presse, celle-ci prend souvent une noble revanche, et que tout n'est pas rose dans le métier. Les orateurs pourraient nous faire entrevoir à cet égard des horizons encore inexplorés, où il y aurait lieu de faire une foule de remarques intéressantes.

Nous apprenons avec un vif plaisir que Son Excellence le Gouverneur-Général a bien voulu accorder, comme Lord Dufferin, une médaille d'argent aux élèves du Petit Séminaire de Québec.

Premiers.

- Rhétorique.*
Thème latin.
Seconde.
Thème latin et instruction religieuse.
J.-E. Taschereau, J. Drolet, W. Savary, R. Morissette, Instruction religieuse.
P. Durkin, Anglais.
Troisième.
Thème grec.
F.-X. Feultault, *Versification.*
Vers latins.
Ths. Pampalon, *Sixième.*
Version latine.
H. Simard, *Septième.*
Instruction religieuse.
J. Bureau, *Éléments.*
E. Lachance, } Arithmétique, 2 fois.
N. Gregoire, }
J. Dubé, C. Weippert, E. Bédard, Ls. Bérubé, }
G. Bernier, E. St. Pierre, F. Morin, A. Mercier, } Arithmétique.
A. Rivard, } Mémoire.
T. Delisle, }

Nouvelles de Rome.

Les adhésions à l'Encyclique *Æterni Patris* arrivent de tous les points du globe au Souverain Pontife. Il en est une qui a été extrêmement agréable à Sa Sainteté; c'est celle des membres de la Compagnie de Jésus. Le Rme P. Beckxs, supérieur général de cette illustre Compagnie, s'est rendu expressément à Rome pour mettre aux pieds de Leon XIII la pleine et entière adhésion de tous les membres de la Compagnie aux enseignements de l'Encyclique. Lorsque le Rme P. Beckxs se fut retiré, Sa Sainteté dit aux personnes qui l'entouraient: Je viens de parler avec un saint.

Pour assurer une saine instruction au peuple de Rome, le Saint-Père, malgré la pénurie de son trésor, ne recule devant aucun sacrifice. Ainsi Leon XIII a déjà consacré une somme de 100,000 francs au soutien des écoles catholiques de Rome: de nouvelles écoles sont en voie de formation, et rien n'est omis pour leur assurer des professeurs reconnus par l'Etat et pour les mettre ainsi à l'abri de toute mesure vexatoire. Cet exemple, donné par le premier Pasteur de l'Eglise, dit à tous les vrais catholiques la conduite qu'ils ont à tenir partout où la religion est bannie des écoles. On comprend la sollicitude du Saint-Père pour les écoles de Rome, lorsqu'on voit ce qui se passe dans cette ville. D'une part la secte, de l'autre les apôtres de l'hérésie travaillent à corrompre les enfants et à démolir ainsi le catholicisme dans sa métropole. Ainsi, pour ce qui est des protestants en particulier, grâce à l'or fourni par les sociétés bibliques d'Angleterre et d'Amérique, ils ont déjà élevé quatorze temples dans Rome et vont en élever un autre sur un terrain acheté près la basilique des saints Apôtres. Ils ont ouvert des écoles, des asiles, des salles de réunion, ils répandent des bibles, distribuent

des aumônes et emploient tous les moyens pour décatoliser la capitale du monde catholique. S'ils ne réussissent pas à faire de fervents protestants, du moins pourront-ils réussir à faire de mauvais chrétiens, et c'est ce que le Pape veut empêcher à tout prix.

Le Saint-Père ne perd pas de vue non plus la misère matérielle dont souffre son peuple de Rome: il vient de consacrer une somme de 8,000 francs à la dépense des fourneaux économiques, dont la direction est confiée au Cercle de Saint-Pierre de la Jeunesse catholique de Rome.

Le Saint-Père vient de signer un rescrit par lequel il accorde 300 jours d'indulgence à tous les fidèles qui, au moins contrits de cœur, réciteront avant d'entreprendre un travail ou une lecture, la prière suivante: *Concede nobis, quæsumus, misericors Deus, quæ tibi sunt placita ardentè concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere et perfecte implere, ad laudem et gloriam Nominis tui. Amen: Accordez-nous, nous vous en supplions, o Dieu de miséricorde, de désirer avec ardeur ce qui vous est agréable, de le rechercher avec prudence, de le reconnaître en vérité et de l'accomplir dans la perfection, pour la louange et la gloire de votre nom. Ainsi soit-il.*

Cette prière a été composée par saint Thomas d'Aquin, qui la récitait chaque jour à genoux et avec effusion de larmes.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite et fin.)

XV.

« Dès que Bijou, quo la blessure dont je vous ai parlé avait d'abord privé de ses sens, eut recouvré la connaissance, le médecin lui déclara que ce coup paraissait devoir être mortel, qu'il pourrait bien languir quelque temps, mais que déjà affaibli et usé avant l'âge, il n'en reviendrait probablement point. Cette déclaration, nette et tranchée, eut son plein effet. Notre pauvre ami se soumit sincèrement à son sort, et accepta la mort comme l'expiation de ses fautes et de ses désordres. Il ne songea plus qu'à se bien préparer, et il se prêta avec une grande docilité, à tout ce que nous exigeâmes de lui.

« Et certes, la tâche fut difficile et rude. J'avais lu autrefois dans les récits de la révolution française, que des prêtres déportés, ou longtemps confinés sur des vaisseaux retenus en rade, avaient—par défaut d'exercice—oublié les paroles mêmes qui composent la formule de l'absolution, au point d'avoir été obligés—après leur délivrance—de les rapprendre. Je n'avais pu le croire. Je le crus alors, car j'avais sous les yeux un fait tout-à-fait semblable. Bijou—après avoir vécu tant d'années dans l'oubli de toutes les pratiques religieuses—était in-

capable de reciter aucune prière et il fallut lui rappeler, comme à un petit enfant, les courtes oraisons que naguère il avait apprises sur les genoux de sa mère.

« Il fallut aussi l'aider à se confesser, chose qu'il n'avait pas faite depuis sa sortie du collège. Sa bonne volonté et sa docilité furent parfaites, et il serait difficile d'exprimer la joie avec laquelle il reçut le pardon de ses fautes. Une grande lumière se fit dans son esprit en même temps que son cœur était profondément touché.

« Il me plairait beaucoup, mon cher ami, de vous retracer longuement cette dernière partie de mon histoire. J'y ai éprouvé tant de consolations et tant de jouissances ! J'ai pu y admirer tant de merveilles visibles de la miséricorde et de la grâce de Dieu ! J'ai pu y suivre avec tant d'intérêt, pour ainsi dire d'étape en étape, la marche de cette âme, — non point sans doute jusqu'à cette perfection relative que nous admirons dans les saints — mais du moins jusqu'à l'acquisition et la possession solide de ces vertus surnaturelles — encore rudimentaires il est vrai, — qui ne laissent pas toutefois de jeter un vif éclat ! Mais ce récit est déjà bien long, je suis appelé ailleurs, et puis, je ne voudrais pas trop abuser de votre complaisance. Je me hâte d'arriver au dénouement.

« C'est surtout pendant les longues nuits d'insomnie que je passai au chevet de Bijou, que je pus me rendre compte de l'état de son âme, des difficultés qu'il rencontrait encore et des progrès qu'il faisait chaque jour dans la voie du bien. Sa foi était grande, et il croyait fermement au pardon de ses fautes. Il ne se fiait guère à l'avenir, et, s'il en parlait quelquefois, ce n'était que pour se proposer de bien mettre à profit le peu d'années qui pourraient lui être laissées. Mais c'était plutôt en arrière que se portaient de préférence ses pensées ; c'est le passé qui dessinait sans cesse devant ses yeux les images les plus sombres et en même temps les plus accentuées. Il s'appliquait — et avec raison — cette parole échappée des lèvres d'un mourant : « Qu'il est dur de mourir avant d'avoir vécu ! » Oui, me disait-il, je n'ai pas encore vécu. Ma vie toute entière s'offre à moi comme une page blanche, absolument vide de caractères. Et pourtant sur cette page, j'aurais dû, j'aurais pu écrire quelque chose ! Assurément, je n'étais pas destiné à marquer dans le monde, mon rôle devait être modeste. Mais enfin, avec du travail, avec de l'honnêteté, soutenu par les pratiques religieuses, j'aurais pu, autant que beaucoup d'autres, me créer, dans ma profession, une position honorable. La était pour moi le bonheur. Hélas ! j'ai passé, sans le voir, à côté de ce bonheur. Et puis, j'aurais pu offrir à la vieillesse de ma mère une existence convenable.

« La pensée de sa mère, c'était bien là ce qui le tourmentait le plus cruellement. Cette mère, maintenant si chérie, il la voyait d'abord s'imposer pour lui un

travail continu et au dessus de ses forces, il la voyait ensuite trainer une vie misérable, tandis que lui, son fils, qui aurait dû être son soutien, s'abandonnait aux plaisirs et aux désordres ; il se rappelait on frémissant et avec une douleur que, plus d'une fois, il me fallut calmer, il se rappelait ces appels suprêmes que sa mère épuisée par la maladie, que sa mère mourante lui avait inutilement adressés ! Ah ! qu'ils sont amers les souvenirs que laissent après eux — même dans le cœur d'un homme converti et revenu au bien — les longs jours d'une vie coupable et désordonnée !

« Ces souvenirs produisirent quelquefois de véritables accès, pendant lesquels je craignais que notre pauvre ami ne tombât dans le désespoir. Mais, grâce à Dieu, la foi l'emporta ; et, dans les dernières semaines, il jouit du calme le plus profond. Il lui fut même donné de conserver jusqu'au dernier instant toute la lucidité de son esprit. Il répondit distinctement aux sublimes prières par lesquelles la sainte Église soutient dans leur suprême défaillance ses enfants mourants. Son dernier regard fut pour moi, il exprimait tout ensemble la reconnaissance, la joie, l'espérance.....

« Je me suis conformé religieusement à ses derniers vœux. Aussitôt après de modestes funérailles, auxquelles voulurent assister notre saint évêque et toute la colonie canadienne, je suis parti pour ramener ici ses restes. Vous en avez été involontairement le témoin, je viens de les déposer à côté de la tombe de sa mère..... »

XVI.

Mon ami avait terminé son récit. Il resta quelques instants silencieux et immobile. Il se dirigea ensuite avec lenteur vers la tombe de Bijou. Je le suivis. Arrivé là, il retint longtemps ses yeux attachés sur la petite croix de bois, que l'on venait de planter dans la terre fraîchement remuée.

« Adieu, dit-il enfin. Adieu, mon maître, mon ami, mon frère. Adieu, mais non pas pour toujours. J'en ai la confiance, nous nous reverrons ; mais, cette fois, ce sera pour ne plus nous séparer et pour jouir ensemble d'un bonheur sans mélange et sans fin..... »

« C'est Dieu qui a tout conduit. Un peu par vanité, un peu par légèreté, autant, je l'avais fait bien du mal. Moins favorise que beaucoup d'autres, tu avais plus vivement senti les blessures, ton cœur s'était enduré et ferme. Seules, les mauvaises passions y avaient poussé et produit leurs fruits, étouffant — pour un temps du moins — les germes des bons sentiments que Dieu avait semés en toi. La rancune, la haine avaient fini par y usurper et y exercer un empire absolu. De tous les compagnons de ton enfance, quel est celui qui pourrait dire qu'il n'en fut pas coupable ? Pour moi, il vint un jour où j'eus horreur du mal que — plus que tout autre — j'avais contribué à produire..... C'est alors que je m'imposai cette œuvre de réparation. Pour cela,

j'ai enduré, à tes côtés, des années d'esclavage, d'humiliations et de misère. Mais j'en ai été largement récompensé, car, toi aussi, tu as fini par découvrir la vérité. Tu as compris que jamais personne n'a le droit d'être méchant. Et ton cœur s'est amolli et rouvert aux bons sentiments... Si tu n'as pas eu le temps de réparer par une vie nouvelle les torts du passé, du moins, tu as su te purifier par les larmes du repentir et par un sincère retour au bien..... Adieu donc, mon ami, mon frère. Nous nous reverrons un jour..... Puisse cette séparation n'être pas longue !..... Quo pourrai-je faire maintenant dans le monde ? lui et moi, nous ne nous connaissons plus... Mais il est de pieuses retraites ouvertes au repentir, ouvertes aussi aux existences brisées avant le temps..... C'est de là que je partirai pour te rejoindre..... Encore une fois. Adieu.»

Après avoir prononcé ses dernières paroles, mon ami se retourna, me salua du regard et de la main, puis il s'éloigna lentement et se perdit bientôt dans l'avenue du cimetière.

Je demarrai perplexe. Je ne savais que penser de cette étrange, de cette invraisemblable histoire. Comment apprécier la conduite de mon ami ? Ne s'était-il pas fourvoyé ? N'avait-il pas encouragé par son sacrifice les désordres de notre pauvre camarade ? Ne s'était-il pas exposé lui-même à plus d'un danger ? Et ces longues années, passées à l'étranger, n'aurait-il pas pu les employer plus utilement pour lui-même et pour les autres ?..... Oui, sans doute. Et pourtant ses intentions n'étaient-elles pas nobles et pures ? N'avait-il pas fait preuve d'une charité ardente, d'une constance vraiment héroïque ? Enfin, le succès n'avait-il pas couronné ses efforts ? Et n'est-ce pas le cas d'appliquer le proverbe :

« *Pout est bien qui finit bien ?* »

M. DE SAINTE-CROIX.

En 1880, le mois de février aura 29 jours dont 5 dimanches. Ce phénomène n'arrive que trois fois par siècle.

Conditions de ce Journal.

L'Abelle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abelle.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. E. Lamontagne et E. Genest ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste. Thérèse, M. T. Lord ; à Rimouski, M. A. Gagnon.